Déjà parus aux Éditions MaeloH :

Romans :

Joseph Farnel * *Le Bal de la Mercière*, 2023

Jack Narval * *Une vie à compte d'auteur*, 2023

Jérôme Lefèvre * *Un corbeau sur l'eau*, 2024

Joseph Farnel * *Le privé en perd la tête*, 2024

Joseph Farnel * *Le privé tire sa révérence*, 2025

Joseph Farnel * *Les Colères de Simon*, 2025

Thrillers :

Dorothée Lizion * *Réservoir humain*, 2023

Dorothée Lizion * *Précieux Cadavres*, 2025

Marc Moniot * *Les miroirs de la mort*, 2025

Recueil de nouvelles :

Jean-Noël Levavasseur * *Saint Sauveur*, 2024

Jeunesse :

Opaline May * *Le Rêve de Rosita*, 2024

contact@editionsmaeloh.fr

editionsmaeloh.fr

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

ISBN 978-2-487117-11-2

Éditions MaeloH, 2025

MALIKA AÏT GHERBI

BAYA, À L'AUBE

Roman

Éditions
MaeloH

Cette chose incroyable de faire,

qu'une jeune fille marche sur la mer, aille sur la mer,

passe de l'ancien monde au nouveau monde; cette chose-là, je la ferai.

In François Truffaut Adèle H.

1

D’une main, elle vérifia sa coiffure dans le miroir de la salle de bain. Elle y cherchait son reflet. Une image qu’elle estimait peu flatteuse. Ses yeux charbonneux, ses lèvres glossées et son léger sourire discret ponctuaient son visage lisse et fin. Rassemblés en chignon, ses cheveux bruns et bouclés soulignaient son port de tête. A dix-neuf ans, elle donnait le change. Elle se savait différente. Comme le disait sa mère, elle ressemblait bien à une sale française. Dans la glace, son regard semblait défier la sentence maternelle. Sa mère ne l’appelait jamais par son prénom. Par tradition, mépris, pudeur, elle l’avait affublé de ce surnom : sale française. Des coups à la porte de la salle de bain lui ordonnaient. Baya n’était pas la seule à en avoir besoin. Tous les matins, c’était le défilé. Trois frères et deux sœurs attendaient leur tour. Elle abrégea sa préparation. Aux frappes insistantes, elle ouvrit brusquement la porte. Derrière, le premier de ses frères, le véritable aîné de la famille selon sa mère, la poussa brutalement pour y entrer. Il ne pouvait pas attendre.

— Tout ce temps devant la glace. Ça ne va pas t’arranger, Baya. De toute façon, tu es moche !

La tête haute, Baya passa devant lui. Elle haussa les épaules. L'indifférence était la meilleure réponse à une dispute que le temps compté ne permettait pas. Elle ne détenait pas cette qualité

supérieure de naissance que possédait son frère : être un garçon. Sans même un regard, elle dévala l'escalier.

Sept heures. Déjà. D'un étage à l'autre, la fratrie montait et descendait. L'un récupérait un sac abandonné la veille dans le salon. Dans la chambre, un autre cherchait les livres pour les cours de la journée. Dans la précipitation, un autre finissait de s'habiller. Dans l'escalier, bruyamment, on allait et on venait. Sans ménagement, une porte claquait. Dans la modeste maison, les pas de la jeunesse formaient un tapage militaire dans une caserne de jeunes appelés par la vie au dehors. Dans la cuisine, la mère, Ouardia, préparait le petit déjeuner : Ricoré, lait et tartines à l'ersatz de Nutella. Un mélange de son invention : de la margarine et de la poudre au chocolat qui remplaçait le Nutella, produit de marque bien trop coûteux. Quand sa fille aînée, Baya, entra dans la cuisine, elle lui lança un regard inquisiteur. Elle la dévisagea de haut en bas. La coquetterie de sa fille aînée prouvait sa duplicité et son penchant maladif pour une mauvaise vie. C'était une certitude. Ouardia s'approcha et grommela à l'oreille :

— Tu ressembles à une pute ! T'devrais avoir honte ! Regarde ta figure !

Baya fit mine de l'ignorer. Sa mère ne manquait aucune occasion de distiller son venin. Vêtements, maquillage, coiffure, peu importait. Son verdict était implacable et assassin. Les variations du mépris dont elle était capable, des meurtrissures vives. Ses mots, des flèches empoisonnées, la transperçaient. Et

pour les contrer, Baya brandissait son seul bouclier : l'indifférence.

Tous les matins, la fratrie des six soldats partait au combat. Son départ chronométré rythmait la vie de la famille. École, collège, lycée, université, un théâtre d'opérations pour chacun. Seuls les parents restaient au camp. En leur absence, mue par l'espoir de trouver un objet illicite, Ouardia inspectait et fouillait leurs chambres. Elle qui se plaignait continuellement de la fatigue, déployait une énergie insoupçonnée pour cette activité qu'elle considérait de première importance. Dans ce pays qui avait inventé le temps de l'adolescence et pire le comprenait, son devoir de mère lui commandait une stricte surveillance de ses enfants. Une cigarette, un briquet, un peu d'argent forcément consacré aux produits défendus, un papier griffonné. Elle cherchait. Et, quand elle trouvait quelque chose, ses coups s'abattaient, ses paroles maudissaient et les privations éloignaient la récidive. Son combat justifiait tous les moyens. Recluse à la maison, elle en était la gardienne.

Daoud, le père, était le soldat blessé resté au camp. Depuis sept ans, le chômage l'avait sommé d'y rester. Le Gouvernement ne protégeait plus les ouvriers. En 1986, la suppression de l'autorisation administrative de licenciement avait libéré les entreprises des contraintes pour leurs plans de dégraissage. Le chômage dévorait les familles et leurs enfants. Cet ogre n'avait pas épargné Daoud dont l'entreprise de travaux publics avait déposé le bilan à la fin des années 80. Huit ans plus tard, il était

toujours hors du cercle de la classe ouvrière. Privé de sa routine de travailleur, lui qui n'avait connu que le travail, ne savait plus comment organiser ses journées. Elles se succédaient. Vides. Improductives. Inutiles. Un jour, une sortie au supermarché où toute son énergie était tendue pour se préserver de la tentation de l'achat. Un autre jour, un café chez une connaissance pour étirer le temps en conversation banale. Un autre jour encore, une émission télévisée et son spectacle déprimant du bonheur artificiel. La maison était décapitée de la puissance de son chef de famille. Au retour des enfants de l'école, elle reprenait vie. Quand le bataillon des enfants franchissait la porte, le visage de Daoud se transformait. Son sourire réapparaissait dans la brume des gauloises qu'il fumait les unes après les autres. Il se levait de son fauteuil. Il leur ouvrait la porte. Il sauvait la face pour ses enfants. Sa vocation de patriarche cachait la honte qui l'accablait. Harki dans sa jeunesse, travailleur pour construire sa vie en France, chômeur, sa place de père était son dernier royaume. Le seul qui lui restait. Son honneur en dépendait.

Il était temps, pour Baya, de quitter le royaume déchu. Pour être à l'heure, prendre le bus de 7h15 était impératif. L'estomac vide, son sac U.S. sur l'épaule, elle s'apprêtait à sortir de la maison. À la cantonade, elle souhaita une bonne journée. Seul, son père lui répondit :

— Bonne journée, ma fille.

La jeune fille ferma la porte sur la journée de son père.

Reconnaissance

Merci à Nigel sans qui rien ne serait possible,

à mes frères et sœurs,

à Johanna Sebrien,

à Fatima Besnaci-Lancou

et à Michaël Herpin, mon éditeur.

Ce livre est dédié à mon fils, Daren.

Éditions MaeloH
editionsmaeloh.fr
contact@editionsmaeloh.fr

Ouvrage composé par les Éditions MaeloH
et corrigé par Ludovic Lecomte
ldvclecomte@msn.com